

INTRODUCTION.

L'intérêt que porte l'Europe à l'extrême Orient s'est accru singulièrement depuis quelques années. Il y a un quart de siècle, la Chine et le Japon nous étaient à peu près inconnus. On possédait alors sur ces vastes et riches contrées des récits de voyageurs et des lettres de missionnaires qu'on lisait dans les heures de loisir, par désœuvrement, sans y attacher une attention bien sérieuse ou même sans y donner une croyance entière. A part quelques rares savants que la passion de connaître entraînait dans les voies les plus ardues de la science, personne ne se souciait beaucoup de ce qui se passait dans ce monde lointain. C'est que, jusqu'au commencement de ce siècle, les intérêts matériels de l'extrême Orient se trouvaient complètement séparés des nôtres ; aucun lien ne les unissait, aucun besoin ne les rapprochait encore. Il existait bien des relations

la vie civile comme à la vie intime, et le trouble général dont elle est la cause y conduira dans des temps peu éloignés à une rénovation complète. Quand deux sociétés hétérogènes viennent à se heurter, c'est la moins civilisée qui doit souffrir le plus de ce rapprochement imprévu.

Les guerres civiles et les guerres étrangères qui ont dévasté l'empire du Milieu depuis la signature du traité de Nankin ne sont que la conséquence de l'admission des étrangers en Chine; de même que les troubles qui agitent en ce moment le Japon sont une sorte de crise douloureuse où s'enfantera le progrès. La civilisation est une force irrésistible qui agit sans pitié ni merci; elle s'impose violemment, et on sait combien de pages écrites en lettres de sang et de feu il faut compter dans son histoire.

Les événements relatifs à l'histoire contemporaine de la Chine, et qui sont étroitement liés au développement de ses progrès, ont été soumis plus d'une fois à un examen sérieux; mais tout reste encore à dire sur l'effet immense qu'a produit au Japon l'intrusion de l'élément européen. Ce pays, presque aussi étendu et aussi peuplé que la France, est le dernier qui, en Orient, ait été ouvert au commerce étranger; il sort d'un isolement à peu près absolu, et présente à l'observateur un spectacle souvent incompréhensible. Aussi l'étranger qui veut faire une étude sérieuse de la situation ac-

d'une nation très-religieuse ou du moins imbue de préjugés superstitieux. Il n'en est rien. Les Japonais sont, en matière religieuse, le peuple le plus indifférent que j'aie rencontré. A cet égard, il l'emporte encore sur les Chinois. Le commerce qu'ils ont établi avec leurs divinités hautes et basses est vraiment si curieux que, sans trop m'écarter du cadre de ce travail, je crois bon d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Il y a au Japon, comme je l'ai dit, deux religions établies et reconnues, le bouddhisme et le sintisme. Dans les classes élevées de la société, on trouve un grand nombre de disciples de Confucius, les *siodosins*, comme ils s'appellent, libres penseurs, qui dédaignent toute espèce de pratiques pieuses proprement dites, et qui prétendent que la véritable religion consiste dans le parfait accord des actes avec les préceptes d'une sage raison. Le sintisme est la religion primitive du Japon¹. Les temples qui lui sont consacrés ont reçu le nom de *mias*. Ce qui les distingue surtout des *téras*, temples bouddhistes,

1. Le *sintisme*, en japonais *sin-siou*, de *sin*, dieu, et *siou*, foi, reconnaît pour première divinité la déesse du soleil, Tensio-Daï-Sin-Sama. Cette déesse naquit à une époque indéterminée dans la province japonaise d'Isjé, et c'est d'elle que descendent les nombreuses dynasties de dieux et de demi-dieux qui ont précédé Sin-Mou, le premier empereur-homme du Japon et l'aïeul des *dairis*, *mikados* ou *empereurs spirituels* de ce pays. — On n'a pu guère se procurer jusqu'ici sur la religion des Japonais

CHAPITRE III.

NAGASACKI.

Célébration de la *madzouri* (grande fête) de Nagasacki. — Théâtre. — Lutteurs. — Saltimbanques. — Le quartier des *djoro-jas* ou *maisons de thé*. — Ses habitants : *o-bassandjoro*, *kaméron*, *ghéko*, *o-doori*. — Départ de Nagasacki.

L'Olympe japonais contient un grand nombre de dieux et de demi-dieux ; aussi les fêtes abondent-elles dans le calendrier ¹. Quelques-unes se passent

1. Les principales fêtes se célèbrent dans le premier, le deuxième et le cinquième mois de l'année. Le jour de nouvel an est fêté comme chez nous. On se fait réciproquement des visites et des cadeaux, et l'usage de la carte de visite est à cette occasion plus répandu encore qu'en France. Le deuxième mois (*Ni-gouats*) est le mois où se célèbre la grande fête des femmes ; le cinquième (*Go-gouats*) est consacré aux hommes. Les enfants mâles nés dans ce mois sont considérés comme prédestinés à une existence heureuse.

filles au contraire, que la loi ne soumet pas à cette coutume barbare, sont charmantes : elles ont les plus belles dents du monde, de doux yeux, des sourcils noirs et bien arqués ; au visage d'un pur ovale, elles joignent une taille svelte, des formes gracieuses, des façons remplies de naïveté et souvent d'une remarquable distinction. Il faut les voir s'aborder avec de profonds saluts et d'aimables sourires, il faut les entendre dire en passant l'une devant l'autre : *Má-pira gómen assái*, demandant ainsi pardon d'un dérangement illusoire, pour se convaincre que le peuple japonais est, dans tous ses représentants, le peuple le plus affable et le plus poli du monde.

Tout à coup une grande rumeur s'élève : la foule s'entr'ouvre et laisse passer à travers ses rangs une troupe de baladins ambulants ; les premiers jouent du fifre, du tam-tam, de la grosse caisse et du *samsin* (guitare à trois cordes) ; d'autres sont chargés de planches et d'outils ; les derniers sont au nombre de trois, et chacun d'eux porte à califourchon sur

Les femmes, en s'enlaidissant après leur mariage, font un sacrifice dont il ne faut pas méconnaître la valeur. En devenant mères de famille, leur devoir est d'être fidèles épouses, mères attentives. Leur beauté devient une qualité dont elles ne doivent plus s'occuper beaucoup, et pour montrer qu'elles abdiquent toute prétention de plaire, elles se soumettent à l'usage de se noircir les dents et de se raser les sourcils.

traire, ils s'empresstent tous trois de célébrer ce jour heureux par une danse désordonnée ; l'orchestre les excite en faisant un tapage qui va toujours croissant et qui s'interrompt brusquement sur un point d'orgue. Tout cesse alors ; les enfants remontent sur les épaules de leurs porteurs, le théâtre est démonté et la troupe, musique en tête, reprend en courant le chemin par où elle est venue. Elle fait place à d'autres acteurs, et va répéter son petit drame devant d'autres spectateurs qui l'attendent sur un autre point de la ville. La représentation de chaque pièce dure environ de quinze à vingt minutes, y compris le montage et le démontage du théâtre ; les entr'actes n'excèdent pas dix minutes. Depuis neuf heures du matin, le public a déjà vu défiler une demi-douzaine de troupes et jusqu'au coucher du soleil, il en verra encore une vingtaine.

Après avoir assisté à cinq ou six représentations dramatiques auxquelles je ne comprenais pas grand'chose, mais qui se ressemblaient en cela que chacune avaient trois enfants pour interprètes, nous quittâmes le spectacle afin d'aller voir les autres divertissements de la grande *madzowri* de Nagasacki. Nous fîmes présenter nos compliments au gouverneur, qui enjoignit à un de ses officiers de nous accompagner partout où il nous plairait d'aller.

Ce qui m'avait paru le plus singulier dans le

secte vivant. Il jeta ce papillon en l'air, puis, en agitant habilement son éventail, il le maintint au-dessus de sa tête, le fit voltiger, monter et descendre en imprimant à tous ses mouvements l'apparence d'un être animé ; il finit par laisser s'élever ce papillon à une hauteur assez grande, d'où il retomba lentement, ses larges ailes lui servant de parachute, sur une fleur que le saltimbanque tenait à la main.

Le cirque des lutteurs, où nous nous rendions, était, quoique spacieux, encombré de spectateurs ; mais on nous avait réservé de bonnes places, d'où on voyait aisément tout ce qui se passait. Il y avait au centre une estrade circulaire, élevée de deux pieds au-dessus du sol et d'un diamètre de vingt pieds environ. Le plancher était garni d'un lit de paille, recouvert d'une épaisse couche de sable fin, afin d'amortir les chutes ou de les rendre moins périlleuses. La surface de l'arène était légèrement concave. Quant aux lutteurs, je n'ai jamais vu d'hommes si gros et si épais ; c'étaient de véritables colosses, des Bacchus de six pieds, dont le plus mince pesait deux cents livres, et dont le chef atteignait, comme on le disait avec orgueil, au poids de trois cent quarante livres. Ces choix paraissent bizarres, mais ils sont justifiés par la nature de l'exercice auquel les lutteurs japonais doivent se livrer. Rester maître de l'arène et en expulser son adversaire, tel est l'objet de la lutte. Pour en ar-

suivant l'usage du Japon, elles demeuraient droites et immobiles, les yeux attachés sur la grille qui nous séparait d'elles, et ayant dans leurs regards brillants cette fixité particulière à ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils voient. Leurs beaux cheveux, d'un noir de jais, étaient arrangés avec art et ornés de longues épingle en écaille jaune. Elles étaient dans la première jeunesse : la plus âgée comptait vingt ans à peine ; les plus jeunes n'en avaient guère plus de quatorze. Quelques-unes se faisaient remarquer par leur beauté, mais toutes avaient un air résigné, fatigué, indifférent surtout, qui s'accordait mal avec leurs jeunes visages et qui faisait peine à voir. Exposées comme les bêtes curieuses le sont dans une ménagerie, examinées et critiquées à loisir par chaque curieux, pour être vendues ou louées au premier offrant, ces malheureuses présentaient un spectacle qui me causa l'impression la plus pénible. Une vieille femme parut à l'entrée de la salle et prononça quelques mots ; l'une des jeunes filles se leva aussitôt, mais avec la lenteur d'un automate. Il y avait dans cette manière de se mouvoir quelque chose d'inconscient, comme chez les animaux dressés qui exécutent, sur l'ordre de leur maître, certaines manœuvres dont ils ont l'habitude.

Nous franchîmes la porte voisine de la grille et traversâmes un couloir étroit et sombre, fermé aux

servis avec autant d'adresse que de complaisance par les petites domestiques. Ces enfants, connues sous le nom de *kabrousses* ou *kamérons*, sont élevées par les *djoros* (courtisanes) et par l'*o-bassan*, et sont destinées à les servir ainsi que les personnes qui viennent dans la maison.

Pendant le souper, nous vîmes entrer plusieurs jeunes filles ; c'étaient les *djoros*. Elles se présentèrent l'une après l'autre, et nous adressèrent un profond salut en se mettant à genoux et en touchant la terre de leurs fronts, puis elles se retirèrent dans un coin de la salle. Sur notre invitation, elles vinrent s'asseoir auprès de nous et prirent une part modeste à notre repas. Elles étaient d'ailleurs silencieuses et réservées, et ne répondaient à nos questions que par quelques timides paroles. Leur costume ne différait de celui des jeunes Japonaises que par le haut prix et l'éclat des étoffes. Quelques-unes avaient piqué dans leur chevelure des épingles d'écaille de la plus belle qualité¹.

Le souper terminé, les petites filles desservirent, et d'autres personnes pénétrèrent dans la salle. C'étaient quatre *ghékos* ou chanteuses, dont le costume rivalisait de richesse avec celui des *djoros* ; chacune d'elles portait à la main le *sam-sin*, l'instrument favori des Japonais. Après avoir mis leurs

1. Une grande épingle d'écaille jaune coûte de 100 à 1000 fr.

vées, on les eût prises pour d'honnêtes filles de la bourgeoisie. Une seule se faisait remarquer par une hardiesse d'allures qui contrastait singulièrement avec sa figure pâle et distinguée. « Il n'y a rien là d'étonnant, me dit un de nos amis à qui j'avais fait part de mon impression ; cette jeune fille passe pour une beauté à la mode et fort recherchée. L'année dernière, elle était timide à l'excès ; depuis, elle a passé quelques mois à Decima et à Oora, et c'est en fréquentant nos compatriotes qu'elle est devenue telle que vous la voyez. Vous pouvez admettre comme une règle générale que les indigènes dégèrent moralement aussitôt qu'ils entrent en rapport avec nous. A quelles causes attribuer ce phénomène, peu flatteur pour notre amour-propre ? Ce n'est pas le lieu de le rechercher ; mais j'affirme qu'au Japon comme en Chine, la bonne, l'aimable société indigène a disparu partout où règne l'influence des Européens. Les *coulies* (portefaix) de Decima sont d'incorrigibles larrons, les marchands de Yokohama deviennent de jour en jour plus insolents, et les Japonaises qui sont obligées de subir la compagnie des étrangers y perdent très-vite la modestie, qui fait leur principal charme ¹.

1. Je ne voudrais pas me joindre à quelques voyageurs, mes devanciers, qui, après avoir joui de l'hospitalité des Européens

tôt un jeune homme entra : c'était un officier de la petite garnison et l'unique compagnon d'exil de notre hôte, qui remplissait à Vladivostok les fonctions de gouverneur. Ce dernier était un homme d'une trentaine d'années, à la figure mobile et intelligente, mais assombri par l'ennui de l'isolement. Il ne laissa pourtant échapper aucune plainte : c'est avec une mâle résignation qu'il paraissait supporter son triste sort. Il prêta une oreille attentive aux nouvelles que nous lui apportions, et se confondit en remerciements pour un paquet de journaux anglais et français qu'on lui laissa. Depuis quatre mois, il ne savait absolument rien de ce qui se passait au dehors, et encore ce qu'il avait appris de plus récent remontait presque à une année. Mes compagnons de voyage ayant manifesté l'intention de faire un tour de chasse, il sortit avec eux, et je demeurai en tête-à-tête avec le lieutenant de Vladivostok. C'était un adolescent qui comptait vingt ans à peine et qui avait l'air souffrant et fatigué ; mais quand je me permis de l'interroger sur le genre de vie qu'il menait, il ne voulut pas convenir qu'il était rongé d'ennui. « La besogne ne nous manque pas, dit-il. Il faut surveiller la conduite des soldats, la construction des maisons nouvelles, la culture des champs et des jardins ; tout cela exige du temps, et nous ne l'épargnons pas, car ce que nous faisons, nous le faisons lentement, à notre aise. Si la saison

la chasse et de la pêche leurs maigres moyens d'existence. Dans certains endroits, ils se sont groupés en villages et se livrent aux travaux de la campagne ; d'ordinaire on les rencontre isolés ou par troupes de trois ou quatre. Ils observent entre eux les lois de l'hospitalité ; mais, condamnés à vivre au ban de la société, sans femmes ni enfants, ils sont descendus au plus bas degré de l'échelle des créatures humaines, et restent plongés dans un état de dépravation abjecte. Ils sont d'ailleurs vigoureux, patients et résignés, et dans les rares relations qu'ils ont nouées avec les Russes, auxquels ils vendent des fourrures et du *gin-seng*¹, ils se montrent animés de cet esprit commercial qui caractérise leur race entière. Je vis quelques *Mansas* à bord du *Saint-Louis* ; ils apportaient des fourrures qu'ils désiraient échanger contre du riz ou contre de l'argent en barre. Ils étaient hideux de saleté et de laideur, et il y avait dans leur regard farouche et craintif quelque chose de la bête fauve. Le gouverneur de Vladivostock nous dit que, somme toute, c'étaient des êtres inoffensifs, bien qu'il ne fallût pas se fier à leur honnêteté. Il tolérait volontiers leur présence dans les environs de la colonie, et les trouvait toujours prêts à lui rendre, pour la plus modique rétribution, tous les services dont ils étaient capables.

1. Racine comestible très-recherchée des Chinois.

du sud-est. L'entrée du port est facile et sûre ; elle est formée de rochers à pic et masquée par une île granitique nue et aride, appelée l'île de Brydone. Le paysage d'Olga-Bay ressemble à celui de Vladivostock. En hiver, la solitude et l'ennui l'enveloppent d'un double linceul. Une grande rivière, Gilbert-River, se jette dans l'angle nord-ouest du port ; elle coule dans un lit profond, resserré entre de hautes montagnes, et se divise, à quelques lieues de son embouchure, en plusieurs affluents qui cessent d'être navigables. Au nord-est se trouve un petit port intérieur dont la barre interdit l'approche aux bâtiments qui tirent plus de quatorze pieds d'eau. C'est sur les bords de ce havre que les Russes se sont établis ; leur colonie se compose de deux officiers et de quarante-cinq soldats logés dans une douzaine de baraques en bois. Quant à la population indigène que l'on rencontre aux environs d'Olga-Bay, elle appartient à la race tartare. Au point de vue de la moralité, elle est supérieure aux Mansas de Vladivostock ; mais elle est tellement pauvre, ignorante et sauvage, et de plus tellement clair-semée, que les Russes ont jusqu'à présent dédaigné d'entamer des relations avec elle.

Les environs d'Olga-Bay sont fertiles. On y trouve de grandes prairies d'une fécondité admirable et des forêts de bois de construction où vivent des milliers de bêtes à fourrures précieuses, et où les rares chas-

haï, et qui visite une fois par an les établissements de Castries, d'Imperator-Bay, de Doui, de Koussounaï, de Hakodadé, d'Olga-Bay, de Vladivostock et de Passiat-Bay. *Le Japonitz* arrivait alors de Hakodadé et apportait à la garnison d'Olga des nouvelles dont la plus récente avait six mois de date.

Pendant la traversée d'Olga-Bay à Hakodadé, nous essayâmes une tempête violente qui mit *le Saint-Louis* en danger, et lui enleva son grand mât et son mât de misaine. Les réparations qu'exigea ce désastre nous obligèrent de prolonger pendant cinq semaines notre séjour à Hakodadé. J'eus ainsi l'occasion d'ajouter un certain nombre de faits nouveaux aux observations que j'avais recueillies lors d'une première visite à cette ville, et je pris principalement pour l'objet de mes études la race des Aïnos, les habitants les plus anciens de l'île de Yézo dont Hakodadé est le chef-lieu.



l'entour, se dessine en demi-cercle une chaîne de montagnes qui, vue du port intérieur, semble l'enfermer entièrement et lui donne l'apparence d'un vaste lac. La plus haute de ces montagnes est au nord ; la forme bifurquée de son sommet lui a fait donner le nom de *Saddle mountain* (la Selle). Elle s'élève à 3169 pieds au-dessus de la mer, au centre d'une chaîne dont la hauteur moyenne atteint 2500 pieds. Un peu plus loin fume le cratère d'un volcan en activité. Dans la zone intérieure de cette chaîne, on aperçoit de tous côtés des bourgs et des villages habités par des pêcheurs, et dont les plus populeux sont Arékana, Toma-niawna et Mohédsi. Sept petites rivières se jettent dans la rade : une seule, la Kamida, mérite d'être mentionnée. — Le port marchand de Hakodadé se trouve au sud-est de la rade ; il est formé par le prolongement d'une presqu'île qu'une lagune basse et sablonneuse relie à la terre ferme. La presqu'île de Hakodadé a une circonférence de cinq milles et demi, et présente, dans sa configuration, un amas de rochers dont le plus élevé domine de 1131 pieds le niveau de la mer. Pendant la moitié de l'année, ce pic reste couvert de neige.

Bâtie en amphithéâtre au pied du pic qui porte son nom, Hakodadé a un aspect misérable malgré sa position pittoresque, et bien qu'on y remarque plusieurs grands et beaux temples. Les habitants,

jouissait d'une grande popularité. Ses vassaux lui étaient aveuglément dévoués; à la cour même du mikado, parmi les adversaires naturels de sa famille, il comptait de nombreux amis. Le respect et l'affection dont il se voyait entouré poussaient jusqu'à l'exaltation l'ardeur de son patriotisme. Il n'y avait, selon lui, qu'un pays civilisé, le Japon; en dehors de cet empire vivaient les barbares. Si la race affaiblie et dégénérée des Chinois n'avait pu résister à l'agression des hommes de l'Occident, il n'en pouvait être ainsi des Japonais, qui gardaient encore le même courage et la même force qu'à cet âge héroïque où ils avaient repoussé l'invasion des Mongols; ils ne repousseraient pas moins vaillamment les chrétiens s'ils osaient se présenter, et les chasseraient comme ils les avaient chassés une première fois sous le règne du taïkoun Hiéas.

Le prince de Kanga et Ikammono-Kami n'osèrent pas faire une opposition ouverte au prince de Mito; mais celui-ci ayant conseillé à son cousin, le taïkoun Minamoto, d'expulser de sa cour le ministre Midzouno, qui le premier avait eu l'audace de parler de réformes, Ikammono-Kami usa de son influence avec beaucoup d'habileté, et parvint à maintenir à la présidence du conseil des cinq le chef du parti progressiste. A la suite de cet insuccès, Mito quitta Yédo, et son adversaire Ikammono-Kami, profitant de son absence, le perdit dans l'esprit du taïkoun

pied d'égalité parfaite avec les premières nations de l'Occident. Le régent s'exprima avec calme et sagesse. Il fit comprendre la puissance extraordinaire de ces nations de l'Occident ; il parla de leurs bateaux à vapeur, qui les rendaient pour ainsi dire mattresses du temps et de la distance ; il raconta ce qu'il savait de la portée redoutable des armes à feu européennes ; il rappela la victoire facile et complète que la France et l'Angleterre venaient de remporter sur la Chine. D'après les affirmations des Hollandais de Decima et des Américains de Simoda, il devenait impossible, dit-il, de révoquer en doute le projet des Anglais et des Français de pénétrer au Japon, et il était à craindre de leur voir arracher par la force les concessions qu'ils se croyaient en droit d'exiger. La conscience occidentale était autre que la conscience orientale, et l'on ne pouvait juger de ce que les étrangers se croyaient permis. Après avoir vanté la puissance du Japon, le régent fit ressortir ce qui lui manquait ; il regretta que les côtes fussent mal défendues et ne pussent résister à une attaque sérieuse, et que les belles provinces de Satzouma ; de Fisen et de Schendei, situées au bord de la mer, fussent en quelque sorte ouvertes à l'ennemi ; il déplora les désastres et la misère qui allaient, en cas de guerre, atteindre ces contrées si florissantes ; il témoigna de son profond respect pour ces *lois de Gongensama* relatives à l'expulsion

à la suite de l'élection du taïkoun, Ikammono-Kami, qui conservait la régence pendant la minorité du jeune prince de Kousiou, fut seul chargé de traiter avec les étrangers. Nous avons fait remarquer combien son libéralisme était subordonné à ses intérêts, comme il inclinait vers les vieilles idées japonaises lorsqu'il n'avait pas à faire des idées de progrès une arme contre Mito, son ennemi ; mais les événements étaient plus forts que son habileté : le traité conclu avec l'Amérique rendait impossible un refus aux autres nations de l'Occident. Le régent se plia d'assez bonne grâce à la nécessité, et les traités entre le taïkoun d'une part, les États-Unis, l'Angleterre, la France, la Hollande et la Russie d'autre part furent signés en 1858 et ratifiés dans les premiers mois de l'année suivante. En vertu de ces traités, les villes de Nagasaki, de Yokohama et de Hakodadé, faisant partie du domaine particulier du taïkoun, furent ouvertes au commerce étranger le 1^{er} juin 1859.



(hommes de l'Occident), et ceux-ci, il faut l'avouer, rendirent leur tâche assez facile.

Les premiers étrangers qui s'établirent au Japon étaient pour la plupart des agents des grandes maisons commerciales que les Anglais, les Américains et les Hollandais possèdent en Chine ou dans les Indes néerlandaises. C'étaient des hommes parfaitement sûrs, et non point des aventuriers dangereux, des chevaliers d'industrie, comme on en trouvait, à l'âge d'or de la Californie, dans l'ouest de l'Amérique; mais, s'ils avaient les qualités de la race blanche, ils en avaient aussi les défauts, et surtout cette vanité blessante qui nous rend aussi fiers de notre couleur que peut l'être de sa naissance le gentilhomme le plus infatué. Beaucoup d'entre eux, anciens résidents des Indes et de la Chine, avaient pris l'habitude de considérer les indigènes comme infiniment au-dessous d'eux; les plus éclairés et les plus tolérants n'auraient jamais consenti à reconnaître pour leurs semblables des Chinois, des Malais ou des Indiens. Il ne put donc leur entrer dans l'esprit que les Japonais eussent des prétentions fondées à se croire leurs égaux, et qu'ils ne voulussent pas être traités comme l'étaient impunément Indiens et Chinois. En supposant même que les étrangers eussent consenti à se conduire envers les Japonais comme envers des égaux, ils n'auraient pourtant pas réussi à s'en faire des amis. Les idées et les

avaient annoncés; ce sont des fonctionnaires orgueilleux et froids, des marchands intéressés et rapaces, des matelots grossiers et débauchés. Il est vrai que tous paraissent forts, hardis, habiles, que beaucoup d'entre eux se montrent d'excellents artistes et artisans; mais, à part quelques rares et honorables exceptions, ils semblent totalement dépourvus de mansuétude, de bienveillance, de politesse, d'égalité d'humeur, de toutes ces grandes et belles qualités qu'on doit considérer comme les attributs essentiels d'un homme vraiment civilisé. Toujours occupés, agités, passionnés, ils veulent entraîner tous ceux qui les approchent dans ce rapide tourbillon si contraire aux goûts d'un homme bien élevé.

« Malgré leurs beaux navires, leurs machines merveilleuses, leurs armes excellentes, il faut partager l'opinion des Chinois, qui les regardent comme des démons ou des barbares. Depuis le jour néfaste où ils ont foulé le sol japonais, c'en a été fait du bonheur et de la paix de l'empire. Périls, craintes et souffrances naissent où ils posent le pied; tout ce qui a été cher et sacré aux Japonais risque de périr où règne leur désastreuse influence. Dans leurs propres maisons, les Japonais ne sont plus les maîtres. Les étrangers s'y introduisent selon leur bon plaisir, touchent à tout ce qui excite leur indiscrete curiosité, et ne prennent point garde aux

anéantit toute confiance; les bonnes et faciles relations d'autrefois n'existent plus, les créanciers pressent leurs débiteurs, les capitalistes retirent leurs fonds, le commerce languit, et les rares affaires conclues avec les gens d'Europe lui ont plutôt nuï que profité. Ceux-ci ont importé de l'argent qui a servi seulement à augmenter la richesse de marchands déjà riches et à corrompre quelques-uns des fonctionnaires en relations avec eux. Ils ont exporté de grandes quantités de soie, de thé, d'étoffes, de meubles, et ont par là rendu deux ou trois fois plus chers des articles de première nécessité. Des personnes accoutumées à l'aisance se voient réduites à la gêne, et les officiers subalternes s'imposent les plus dures privations pour soutenir en public le rang qu'ils occupent.

« Un autre danger pour l'empire, c'est que les relations avec les étrangers n'ont lieu que dans les provinces du taïkoun. Celui-ci accroit ainsi ses revenus de telle façon que sa puissance devient dangereuse pour tous les autres princes; il réunit des forces militaires en donnant pour raison la nécessité de s'opposer à une attaque de la part des étrangers, mais il est plus probable qu'il se prépare à achever l'œuvre de son ancêtre Hiéas: réduire les *gok'chis* à une impuissance complète après avoir contenu le mikado dans l'inaction. On doit s'attendre à tout de la part du régent, même à le voir mendier l'assis-

tance des étrangers pour subjuguier les meilleurs patriotes. »

Ces plaintes amères de l'aristocratie japonaise retentissaient dans le pays tout entier. Il devint pour ainsi dire de bon goût d'abhorrer les étrangers; le peuple suivit l'exemple qui lui venait d'en haut. Quant aux étrangers, ils ne tentèrent aucun effort pour ramener à eux les esprits irrités, et, peu de semaines après l'ouverture des ports de Nagasaki et de Yokohama, il fut évident que les Japonais et les Européens étaient séparés par des barrières infranchissables. Le prince de Mito triomphait; il ne songea plus qu'à perdre entièrement de réputation le régent Ikammono-Kami et à expulser les étrangers. De graves événements allaient être le résultat de ce double dessein.

Le 25 août 1859, deux officiers russes furent assassinés en plein jour dans une des nouvelles rues de Yokohama. Le 6 novembre suivant, on massacra le domestique du consul de France dans la même ville. Le 29 janvier 1860, Den-Kouschki, l'interprète du ministre anglais, fut poignardé à la légation de Yédo, au pied même du mât qui portait le pavillon britannique. Quelques jours plus tard, le 20 février, MM. Vos et Decker, capitaines hollandais, furent hachés en morceaux dans la rue de Yokohama où avaient péri les officiers russes. Tous ces crimes demeurèrent impunis. La voix publique désignait

Tsousimano-Kami, membre du conseil des cinq ; mais le parti opposé, quoique compromis par les violences du prince de Mito, resta le parti populaire et conserva une influence assez grande pour faire rentrer au conseil le ministre réactionnaire Vakisakou, un allié intime, comme on le sait, du prince de Mito. Vakisakou justifia la confiance de ses amis en s'opposant à toutes les mesures présentées par son collègue Ando. Afin de fortifier sa situation, il appela auprès de lui un homme d'une rare intelligence, d'une admirable habileté et d'un patriotisme à toute épreuve : c'était l'un des signataires du traité conclu avec le gouvernement britannique, Hori-Oribeno-Kami. Descendant d'une des plus anciennes familles du Japon, attaché aux idées et à la fortune de Mito et de Vakisakou, Hori avait, dans plusieurs occasions, servi leurs desseins : s'il était entré au comité des négociations, chargé spécialement de préparer les traités avec les puissances étrangères, il n'avait eu d'autre but que de se faire l'instrument de la politique hostile aux Européens, et, grâce surtout à son adresse, les traités conclus renfermaient certaines clauses restrictives qui devaient plus tard causer des embarras sans fin aux représentants des puissances occidentales.

Depuis l'ouverture du port de Yokohama, Hori avait rempli dans cette ville les fonctions de gouverneur, et s'était trouvé en relations constantes

faciles lorsque sa haine contre les étrangers, qui n'avait été en principe que l'effet de son patriotisme, se fut encore accrue de ses griefs particuliers. Après l'assassinat de Den-Kouschki, l'interprète de la légation anglaise, M. Alcock voulut que des funérailles solennelles témoignassent de ses regrets pour la perte de ce fidèle serviteur, et il exigea que Hori assistât au convoi. Den-Kouschki était un Japonais de basse extraction, et l'idée de lui rendre les derniers devoirs blessait au plus vif de son amour-propre le noble Hori¹; mais M. Alcock, dans sa

mission de les toucher comme une marque de haute confiance. En recevant l'arme des mains de son propriétaire, il se mettra à genoux, s'inclinera profondément et la portera respectueusement à son front avant de l'examiner. C'est une grave insulte que de dire à un noble que ses armes sont mauvaises, et toucher celles qu'il porte d'une manière irrévérencieuse est un outrage qui ne peut être lavé que dans le sang de celui qui l'a commis.

1. Les différentes classes de la société japonaise, sans être aussi rigoureusement séparées les unes des autres que le sont les castes dans l'Inde, ne se rapprochent cependant pas autant que les diverses classes de la société européenne. Si un homme du peuple parle à un noble, c'est à genoux; il doit le saluer partout où il le rencontre, qu'il le connaisse ou non. Il est interdit sous des peines sévères aux mendiants, aux *hettas* et aux *christans*, d'entrer dans la maison d'un laboureur ou d'un marchand. La société japonaise comprend plusieurs subdivisions; voici les principales qu'il suffira d'indiquer brièvement :

1° *Les nobles (samourvis)*. — Sous ce nom se rangent : la maison du mikado, — les hauts fonctionnaires de la cour de Kioto, — les dix-huit grands *daimios*, *gok'chis*, ou pairs du Japon, — le *taikoun*, — les *gosankés* et les *gosankios*, mem-

quelques-uns de ces hommes intrépides et redoutés connus sous le nom de *lonines* ; mais il est probable qu'ils n'avaient été que les instruments du parti anti-étranger. MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt se livrèrent à de longues et actives recherches pour découvrir à quelles instigations ils avaient obéi : il n'en résulta rien de précis. Quelques personnes accusaient les anciens serviteurs du prince de Mito et de Hori-Oribeno-Kami ; d'autres attribuaient le crime à des émissaires du prince de Kanga ou du prince de Satzouma. Personne n'osa désigner comme complice le gouvernement du taïkoun. Le papier saisi sur l'un des *lonines* insinuait à la vérité que les coupables comptaient parmi eux des partisans de la cour de Yédo ; mais on attribua cette insinuation aux ennemis de cette cour, qui s'étaient flattés ainsi de la brouiller avec les nations européennes.

L'attaque de la légation anglaise causa de grands embarras aux ministres étrangers résidant à Yédo. Après l'assassinat de M. Heusken, MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt avaient manifesté leur indignation en termes trop énergiques pour se contenter d'une simple protestation en présence d'une insulte nouvelle et beaucoup plus grave. Ils résolurent donc d'opposer, en cas de besoin, la force à la violence, et s'entourèrent de corps de garde anglais et français. Cette démonstration leur donna

taire dans leurs familles. A partir de cette époque, ils ont considéré les provinces qu'ils gouvernaient comme leur propriété, et ont conquis une situation tout à fait indépendante vis-à-vis du mikado. Ils ont guerroyé les uns contre les autres pour étendre leurs principautés; souvent aussi plusieurs d'entre eux se sont unis afin de résister aux tentatives réitérées du mikado pour les réduire à l'obéissance. De longues et sanglantes guerres civiles ont alors désolé le Japon. De ces guerres est née la puissance des chiogouns, généraux que le mikado avait l'habitude d'employer contre ses sujets révoltés. Les chiogouns, abusant à leur tour du pouvoir dont ils étaient investis, manquèrent à cette fidélité qui les caractérisait depuis plusieurs générations, et firent la guerre pour leur propre compte au lieu de la faire au bénéfice de leur maître. C'est ce qu'avait fait Taïkosama, le prédécesseur de Hiéas.

Hiéas, qui parvint à la dignité du taïkounat en 1598, sortait d'une nouvelle famille de préfets. Son père avait été gouverneur de Mikana, et lui-même administrait cette petite principauté lorsque le chiogoun Taïkosama le nomma tuteur de son fils. A cette occasion, Hiéas avait obtenu l'administration de cinq autres provinces, dont Taïkosama venait de chasser les anciens préfets au nom du mikado. Il se trouvait ainsi maître de six provinces, mais il ne tenait du mikado, par son père,

que la principauté de Mikana; cette principauté était de fort peu d'importance, et donnait à son gouverneur une position très-inférieure à celle des daimios qui occupaient de grandes provinces comme celles de Kanga, de Satzouma, de Fosokava. Les daimios refusèrent de voir dans Hiéas leur égal; à leurs yeux, la puissance réelle que lui donnaient les cinq provinces reçues de Taïkosama n'ajoutait rien à sa dignité. En effet, malgré leurs fréquentes rébellions contre le mikado, ils prétendaient n'avoir jamais méconnu ses droits légitimes. Au nombre de ces droits, l'un des plus importants, selon eux, était celui de donner l'investiture des fiefs, et, s'ils avaient combattu le mikado, ils l'avaient fait légalement, pour soutenir leurs propres droits à la possession permanente des fiefs dont ils avaient été investis. Or Hiéas, qui tenait la plus grande partie de sa puissance, non pas du mikado, mais du chio-goun, n'était à leurs yeux qu'un noble de fraîche date, prince seulement de Mikana, et ils ne pouvaient en aucune manière le regarder comme leur égal, eux qui descendaient des anciens et puissants préfets, eux qui représentaient la véritable noblesse japonaise!

Hiéas leur fit la guerre pendant treize ans et chassa plusieurs d'entre eux de leurs provinces, qu'il partagea entre ses parents, ses officiers et ses soldats. Les princes qu'il n'avait pas soumis, au nombre de

de la puissance royale. Il perdait à la vérité le droit de destituer aucun de ses feudataires, mais il gardait celui d'accorder à chaque daïmio l'investiture de son fief, et jamais taïkoun ne pouvait entrer en fonction avant d'avoir obtenu confirmation de son pouvoir. De plus, il fut convenu qu'aucune réforme altérant la constitution ne serait exécutoire, si le mikado ne l'avait sanctionnée. La cour du Japon resta à Kioto. Quant au gouvernement, il fut transféré à Yédo, et le taïkoun en prit les rênes en qualité de chef du pouvoir exécutif. Le mikado y fut représenté par le corps réuni des dix-huit daïmios, gardiens naturels de la constitution japonaise. Ces derniers s'étaient astreints, afin de contre-balancer la puissance du taïkoun, à résider à des époques fixes dans la seconde capitale de l'empire. Sujets du mikado et non du taïkoun, s'ils avaient des obligations à remplir envers celui-ci, il était de son côté responsable envers eux de toute mesure touchant à l'intérêt général. Représentants de l'ancienne noblesse, pairs du Japon, souverains indépendants par la volonté et la grâce du mikado, ils ne continuaient à voir dans le taïkoun, chef du pouvoir exécutif, qu'un des grands officiers de l'empereur; ils le regardaient comme un parvenu chargé temporairement d'administrer les affaires, et dépourvu de cette dignité personnelle que dans les pays féodaux donne seule une haute et antique lignée.

golfe, entre 139° 40' de longitude est, et de 35° 26' de latitude nord, ne doit son importance qu'aux relations de commerce qui, depuis la conclusion des derniers traités, ont commencé de s'établir entre Européens et Japonais. Au mois de mai 1859 c'était encore un de ces insignifiants villages qui se déploient en grand nombre et sur une ligne à peine interrompue le long de la route et des sinuosités du golfe, et dont les noms particuliers ne sont plus connus au delà d'une distance de quelques milles.

Les ministres plénipotentiaires des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France et de la Hollande, M. Harris, lord Elgin, le baron Gros et M. Donker-Curtius, avaient cru d'une politique prudente et habile de choisir Kanagava pour la résidence future de leurs compatriotes. Kanagava, situé sur le *Tokaido*, la grande route du Japon, à une faible distance du Yédo, au fond d'un havre commode et sûr, semblait en effet réunir toutes les qualités requises pour l'établissement des nouvelles communautés étrangères; mais ces qualités mêmes se changèrent en défauts aux yeux du gouvernement japonais. Des princes, des grands seigneurs, des fonctionnaires suivaient avec leur escorte la route de Kanagava pour se rendre à Yédo; on appréhendait que ce contact journalier n'amenât des querelles ou des insultes, ou peut-être, ce qui serait pire encore, une intimité trop grande entre Japo-

éveillé la sollicitude du gouvernement anglais, et menace d'attirer une vengeance éclatante sur la tête des meurtriers et sur le parti auquel ils appartiennent.

Après avoir visité ce cimetière, où est écrite en lettres de sang la courte et funèbre histoire de nos relations avec le Japon, on ne s'étonne plus de l'usage généralement adopté par les étrangers de porter sans cesse un revolver. Dans la journée même, on n'aime pas à s'éloigner du quartier européen sans être muni d'une arme défensive, et le soir on ne sort presque jamais que le revolver à la main. J'ai vu un temps où l'on ne quittait pas ses armes, même à table, et beaucoup de personnes ne se couchent pas encore à présent sans avoir pris la précaution de glisser un pistolet sous leur oreiller.

Ce trait caractéristique de nos rapports avec les indigènes s'explique par la révolution profonde que notre installation a causée dans la politique japonaise. Un parti puissant, riche, nombreux, le parti patriotique, s'est déclaré l'ennemi des étrangers, et, pour se débarrasser d'eux, il a recours aux moyens

nouveau nom à la longue liste des victimes du fanatisme japonais. M. Camus, un officier français, chef de la garde particulière du ministre de la France au Japon, a été trouvé assassiné sur la grand'route, dans les proches environs de Yokohama, où il était allé faire une promenade à cheval (septembre 1863). Les meurtriers ont échappé jusqu'à ce jour à toute poursuite.

du monde de l'invitation, et beaucoup s'y rendirent. Pendant toute une nuit, ce fut une grande fête au *Yankiro*. Tout l'établissement, composé d'une quarantaine de corps de logis, était magnifiquement illuminé avec de grandes lanternes en papier de couleur. Dans la plus belle salle de la maison principale, on avait dressé une longue table chargée de tout ce que la cuisine japonaise offre de plus délicat ; là étaient assis les hôtes étrangers, fumant, buvant, mangeant et riant, écoutant le bruyant concert que donnaient une vingtaine de *ghékos* (chanteuses), regardant les contorsions auxquelles se livraient les *o-dooris* (danseuses), et se laissant servir par de nombreuses *djooros*, qui, vêtues de leurs plus riches atours, allaient et venaient, exécutant silencieusement les ordres que leur transmettait l'*o-bassan* (surveillante), qui trônait gravement à l'un des bouts de la table. Les *kotzkoïs* (domestiques) se tenaient près de la porte, épiaient les regards de leurs maîtres et échangeant entre eux des signes d'approbation au sujet du spectacle auquel il leur était permis d'assister ; dans le vestibule s'étaient réunis les bateliers, palefreniers et porteurs de palanquin : ils étaient accroupis autour d'un *brasero*, et, animés par le *sakki* qu'on leur avait largement distribué, ils se livraient, avec des cris et des rires, à une bruyante conversation. Des lanternes de papier, suspendues en grand nombre à de longs bâtons et

les. A leur ceinture, ils portaient suspendus les deux formidables sabres sans lesquels un noble japonais ne se montre jamais hors de chez lui; leurs chevaux, petits et assez laids, était harnachés avec goût, même avec une certaine magnificence.

Le chef de l'escorte vint à notre rencontre, nous salua avec cette politesse exquise qui caractérise toutes les classes de la société japonaise, et, après s'être assuré que nous étions bien les personnes qu'il avait reçu l'ordre d'accompagner à Yédo, il se déclara prêt à nous suivre. Nous montâmes en selle, nos *bettos* partirent au pas de course, et quelques minutes plus tard nous traversions Kanagava¹. Tout le monde était couché; les rues, si animées au moment des affaires, étaient désertes. Quelques-uns de ces chiens-loups à moitié sauvages, que l'on rencontre en grand nombre par tout le Japon, montraient au coin des rues leurs museaux pointus, et s'enfuyaient en hurlant et en aboyant après avoir reconnu que nous étions des étrangers.

A l'extrémité de Kanagava, près de l'ancien consulat hollandais, nous arrivâmes devant un poste de

1. Kanagava servait jadis de résidence aux consuls de France, d'Angleterre, d'Amérique et de Hollande. Depuis deux ans environ, tous se sont retirés à Yokohama, à l'exception du consul américain. Avec ce fonctionnaire, un missionnaire et un docteur forment en ce moment toute la population étrangère de Kanagava.

police où quelques hommes, accroupis autour d'un *chibats* (*brasero*), buvaient du thé et fumaient. Le chef de notre escorte exhiba les passe-ports que lui avait remis le gouverneur de Yokohama, et, cette formalité remplie, nous continuâmes notre route en nous dirigeant sur Kavasacki, grand village distant de Yokohama d'environ 12 kilomètres. La route, après avoir longtemps suivi la plage, s'incline vers la gauche, et traverse une vaste plaine formée d'alluvions, couverte de rizières et peuplée de hérons, de grues et d'autres oiseaux aquatiques. Des collines d'une hauteur moyenne de quatre cents pieds bordent cette plaine du côté opposé à la mer, et en marquent les anciennes limites.

La route de Kanagava à Yédo fait partie du *to-kaïdo* (chemin de l'ouest), qui traverse tout l'empire du Japon, depuis Nagasacki, à l'extrémité sud, jusqu'à Hakodadé, au nord, et qui relie entre elles les grandes cités de Kiou-siou, de Sikokf et de Nippon. C'est une chaussée fort bien entretenue et qui est des plus pittoresques. Dans le voisinage de Yédo et en général à proximité des grandes villes, elle est très-animée et bordée des deux côtés par de nombreux villages qui se suivent de près et qui sont reliés entre eux par des chaumières, des fermes isolées et des *maisons de thé*¹. La route entière ressemble

1. Il ne faut point confondre ces maisons de thé situées sur la

être des copies de nos *vierges* et de nos *saints*. Des *ex-voto* couvrent les murailles. Près de la porte d'entrée se tient un homme qui vend des images, des médailles, des chapelets et des prières imprimées. Des nattes d'une propreté irréprochable garnissent le parquet; on y voit agenouillés çà et là des moines dont le couvent se trouve dans l'enceinte du temple; leur tête rasée et leurs vêtements rappellent les moines et les prêtres catholiques: ils ont, comme ces derniers, l'aube, le surplis, le chapelet, les sandales.

En général il est difficile de ne pas admettre, lorsqu'on se trouve dans un temple japonais, qu'il existe de nombreuses relations entre les cultes de l'Orient et de l'Occident. On n'en est que plus surpris de la tenue des Japonais; si leur dévotion est sincère, il faut avouer qu'elle ne les astreint pas à des pratiques extérieures bien sévères. Ceux qui entrèrent avec nous à Daïsi riaient et causaient à haute voix; ils nous appelaient d'un bout du temple à l'autre pour attirer notre attention sur tel ou tel objet, et faisaient de bruyants commentaires lorsque nous prenions une note, ou que nous demandions une explication. A la fin, fatigués de nous suivre, ils s'accroupirent autour d'un *brasero*, et se mirent à boire du thé et à fumer. Je m'approchai alors d'un moine qui, depuis notre entrée, *officiait*, et qui avait à peine levé la tête pour nous regarder. A genoux devant une table large et basse, chargée de fruits et de grains,

il murmurait des prières et alimentait avec de petits morceaux de bois et des gouttes d'huile odoriférante le feu qui brûlait dans un antique vase de bronze : de temps en temps, il choisissait des feuilles ou des grains qu'il jetait parmi les flammes. C'était un jeune homme à la figure fine et intelligente, comme on en voit beaucoup au Japon ; il était vêtu d'une longue robe blanche, et, s'il ne lui eût manqué le capuchon, on l'eût pris pour un moine de l'ordre des chartreux. En sortant du temple, nous fûmes abordés par un gros bonze, qui paraissait être le supérieur de la communauté, et qui, avec beaucoup de bonne grâce, nous pria d'entrer au réfectoire pour y prendre quelques rafraîchissements.

A la porte de Daïsi, des mendiants lépreux, infirmes ou estropiés, d'un extérieur pitoyable, nous entourèrent, implorant notre charité. En général, il y a peu de misère au Japon : la vie matérielle coûte si peu, que les mendiants mêmes ne sont pas dans une position précisément affligeante ; de plus les Japonais, sans avoir, à ce qu'il me semble, l'âme très-compatible, n'en font pas moins de fréquentes aumônes. Rarement on rencontre des mendiants dans les rues ou sur les grandes routes ; presque toujours on les voit se tenir aux abords des temples. Ils attirent l'attention en poussant des cris plaintifs, en récitant certaines formules de prière,

CHAPITRE XI.

YÉDO.

Description de la ville. — Hondjo. — Siro. — Soto-siro. — Midsi.
— Les quartiers au nord, sud et ouest du château. — Les
légations de l'Angleterre, de la France, des États-Unis et des
Pays-Bas.

La ville de Yédo est située au nord du golfe qui porte son nom, entre $139^{\circ} 35'$ de longitude est, $35^{\circ} 39'$ de latitude nord ; elle a une circonférence de 38 kilomètres et couvre une surface de 85 kilomètres carrés¹. Un fleuve large et majestueux à son

1. Yédo n'a point de mur d'enceinte, et il est impossible de fixer exactement ses limites ; la ville se confond avec les faubourgs, et ceux-ci avec les villages qui les entourent. J'ai ex-

mentionner Mondseki, la plus grande *tera* de Yédo, et Sanno, une des principales *mias*¹.

La partie de Soto-siro qui renferme les habitations bourgeoises est une des plus importantes de la ville et de tout l'empire; elle est traversée par la grande route², qui amène à Yédo les habitants des provinces, et tout le commerce de la capitale s'y trouve concentré : c'est la *cité* de Yédo. Cette cité forme un parallélogramme entouré de canaux; celui de l'ouest la sépare du château, les trois autres du quartier même de Soto-siro. La *cité* comprend cinq rues longitudinales et vingt-deux rues transversales qui se coupent à angles droits, et forment soixante-dix-huit flots réguliers, tous séparés les uns des autres par des grilles en bois. Ces grilles, ordinairement ouvertes, sont toujours gardées par des postes de police, et peuvent se fermer aussitôt que l'on veut isoler un flot d'un autre. Dans la *cité* et dans ses environs immédiats, il n'y a ni palais ni temple. C'est la seule partie de Yédo qui ait d'ailleurs quelque ressemblance avec nos villes d'Europe. Les rues y sont larges, droites, très-animées,

1. On se rappelle que *tera* est le nom donné aux temples bouddhistes, et que les *mias* sont consacrés au culte primitif du Japon.

2. La grande route du Japon porte, de Nagasacki à Yédo, le nom de *To-kaïdo* (chemin de l'ouest); en traversant la capitale, elle prend le nom de *O-tori* (grande rue), et au nord de Nihon-bachi elle est appelée *Oskio-kaïdo* (chemin du nord).

et bordées à droite et à gauche de maisons encombrées de marchandises de toute espèce. L'absence complète de voitures rend cependant la circulation facile dans ce quartier. Tandis que la plupart des habitations japonaises sont bâties avec des matériaux aussi légers qu'inflammables, comme le bois et le papier, on trouve dans la *cit*é de Yédo un grand nombre de magasins dont les solides murailles en pisé offrent au feu une excellente barrière. Si l'on n'avait usé de cette précaution, les richesses des marchands auraient été bien des fois consumées, car les incendies sont d'une fréquence exceptionnelle au Japon. Au nord et au sud de la *cit*é s'étendent des quartiers qui en sont pour ainsi dire les dépendances, et qui servent aussi de demeure et de marché aux commerçants et aux artisans.

Midsi (la ville) a 38 kilomètres de tour et 69 kilomètres carrés¹ de superficie. Une partie, Hondjo, située à l'est du château, a déjà été décrite. Le quartier qui est au nord du château couvre une surface de 26 kilomètres carrés, dont le tiers environ est consacré à des édifices religieux. Le mausolée du taïkoun seul, placé dans un beau parc d'une lieue de circonférence, est environné de trente-huit tem-

1. En ajoutant à ce chiffre 4 kilomètres carrés pour la surface du château et 12 kilomètres carrés pour la surface de Soto-siro, on retrouve l'aire totale de Yédo, qui est de 85 kilomètres carrés.

ples. On doit mentionner encore, dans le même quartier, les temples de Quannon, d'Amida, de Confucius et de Kanda, le patron de Yédo.

Le temple de Quannon — les Européens le désignent généralement sous le nom d'Akatsa — est un des plus beaux et des plus vénérés du Japon. De toutes parts on y vient en pèlerinage. Il est bâti près du fleuve O-kava, non loin du pont d'Adsouma, et au centre d'un vaste parc où l'on voit plusieurs *maisons de thé* ainsi que des boutiques remplies de rosaires, d'images et de livres de piété. Ce jardin se transforme, à certains jours, en un véritable champ de foire ; on y montre et on y vend des animaux privés et sauvages, des plantes rares, des statuettes en cire et beaucoup d'autres choses propres à attirer l'attention des nombreux pèlerins qui viennent faire leurs dévotions.

Le sanctuaire qui renferme l'idole sacrée est au bout d'une longue avenue dallée en pierres et plantée d'arbres au pied desquels on élève les baraques des marchands et des saltimbanques. Cette avenue est infestée de mendiants qui étalent là leur hideuse misère et implorent, par leurs cris pitoyables, la charité des passants. A l'entrée de l'allée, on trouve un portail en bois verni rouge au milieu duquel sont suspendues trois lanternes colossales en papier de couleur ; le vernis du portail n'a rien perdu de son éclat ni de sa fraîcheur, quoi-

Pendant longtemps, le ministre des États-Unis seul a continué de résider d'une manière permanente à Yédo ; mais depuis l'incendie de Dsen-fou-si, siège de la légation américaine, le général Pryne, successeur de M. Townsend Harris, a été obligé de suivre l'exemple de ses collègues et de s'établir aussi à Yokohama.

Dsen-fou-si était un temple situé dans l'intérieur de Yédo, à 3 kilomètres de Toden-si et à 2 kilomètres de Saï-kaï-dsi. Il avait été autrefois l'habitation des bonzes attachés au service d'une grande *tera* ; le parc qui l'entourait était mal entretenu, mais vaste et rempli de beaux arbres ; on y admirait surtout un figuier des pagodes (*ficus religiosa*), aux dimensions colossales. Les Japonais l'avaient en vénération, y suspendaient des *ex-voto*, et s'y réunissaient en foule tous les soirs pour faire leurs prières.

C'est dans l'enceinte du temple de Dsen-fou-si que logeait Henry Heusken, le secrétaire de M. Harris ; c'est de là que pendant trois années il partit presque tous les jours pour faire des promenades à cheval dans Yédo ou dans les environs de la ville, qu'il avait étudiée avec le goût d'un antiquaire ; on le connaissait jusque dans les ruelles et les quartiers les plus reculés. Durant les trois mois que je passai à Dsen-fou-si, il fut mon compagnon et mon guide en toute occasion : je lui dois la plupart des

de quelques centaines à plusieurs milliers de soldats¹. Le prince qui part est à la vérité remplacé par un autre, mais l'armée du nouveau venu peut être inférieure ou supérieure en nombre à celle de son devancier; il en résulte dans la population de Yédo des fluctuations continuelles et considérables, dont on ne peut se rendre compte, puisque les grands daïmios ne permettent au taïkoun aucun contrôle sur le nombre ou la qualité des personnes qui les suivent.

On estime que les grands et petits daïmios sont représentés dans la capitale par un demi-million de personnes environ, hommes, femmes et enfants. La maison du taïkoun, en y comprenant les fonctionnaires, soldats et domestiques, compte, à ce que l'on dit, 180 000 personnes. En ajoutant à ces chiffres, ainsi qu'à celui que j'ai donné pour les bourgeois et artisans, 200 000 prêtres, moines et nonnes qui habitent les couvents et les temples, 200 000 voyageurs et pèlerins, 50 000 parias, c'est-à-dire *hettas*², chrétiens³ et mendiants, on trouve que

1. L'armée du daïmio de Satzouma s'élève, assure-t-on, à 25000 hommes, et 8 ou 10000 hommes l'accompagnent ordinairement lorsqu'il se rend à Yédo.

2. Ce sont des artisans qui travaillent le cuir et touchent le sang des animaux; on les regarde comme impurs, et ils sont parqués dans des quartiers particuliers.

3. Les descendants des anciens chrétiens japonais. Ils vivent à Yédo dans un quartier particulier, se marient entre eux et

tent les églises bouddhiste et sintiste. Pour retrouver l'animation et le bruit, il fallait aller jusqu'aux extrémités de Yédo, à Sinagava ou aux faubourgs du nord et de l'ouest. Là, les *maisons de thé* et autres lieux de débauche attiraient la foule avide de plaisir. On y menait grand tapage, on s'échauffait la tête par de fréquentes rasades de *sakki*, on se querrellait. Les étrangers ne s'y hasardaient pas volontiers et n'y allaient que bien armés, en société de quelques compatriotes et avec l'escorte d'officiers japonais. On leur livrait passage de mauvaise grâce, il ne fallait pas s'arrêter, et il était expressément interdit d'entrer dans une *maison de thé*.

Au toucher du soleil, ces rues s'animaient d'une façon particulière et prenaient un aspect vraiment sinistre. Partout on rencontrait des individus qui, la figure masquée d'un mouchoir et la main sur la poignée d'un de leurs sabres, ressemblaient beaucoup plus à des brigands qu'à d'honnêtes citoyens. Un étranger n'aimait pas à voir ces vilaines figures à ses côtés ou sur ses talons ; il se dérobait vite à leurs regards, et apprenait aux nouveaux débarqués que c'était parmi ces hommes masqués qu'il fallait chercher les assassins de Heusken, de Vos,

comme le ferait un chapeau trop large et trop long, sur leurs épaules, et qui cache leurs traits complètement.— Il est défendu, sous des peines sévères, de vouloir pénétrer l'incognito de ces *lonines*.

(on était alors en 1860). Nous traversâmes le quartier du château, Soto-siro et toute la *cité* ; nous nous arrêtâmes longtemps dans les temples du dieu de la guerre, des cinq cents images et de Quannon-sama ; puis nous arrivâmes, après avoir visité les quartiers aristocratiques aussi bien que les rues habitées par la lie de la population, jusqu'au village d'Odsi, à une distance de 15 à 18 kilomètres du siège de la légation anglaise. Là, nous fîmes une halte qui dura plusieurs heures, et la nuit nous surprit lorsque nous étions encore loin de Toden-si ; nos chevaux étaient harassés de fatigue, et nous n'avancions plus qu'au pas. Nous ne rentrâmes chez nous que vers minuit, ayant passé quinze heures dans les rues de Yédo sans que rien de fâcheux nous fût arrivé.

Nos excursions n'étaient pas toujours aussi prolongées ; elles duraient d'ordinaire trois ou quatre heures. On se réunissait ensuite, soit à Toden-si, soit chez le ministre français ou américain ¹. On se communiquait les observations faites dans l'excursion du jour, on discutait des projets de promenade

1. Alors comme aujourd'hui, le représentant des Pays-Bas résidait ordinairement à Decima, celui de la Russie à Hokodadé, et le Portugal n'avait qu'un consul, habitant Yokohama. La Prusse, qui venait de conclure un traité avec le Japon, ne l'avait pas encore fait ratifier lorsque je quittai Yédo pour la dernière fois.

CHAPITRE XII.

LES ENVIRONS DE YOKOHAMA.

Une promenade à Kanasava. — Une soirée de famille japonaise.

Avant de quitter Yokohama, dernière station de mon voyage autour du Japon, il me restait à visiter Kanasava, bourgade de pêcheurs renommée par sa situation pittoresque, Kamakoura, la ville des temples, le *Dai-bouts*, colossale statue en bronze d'un bouddha, et Inosima, l'île sainte que la légende japonaise a peuplée de génies bienfaisants.

Kanasava, à 15 kilomètres de Yokohama, se trouve au sud de cette ville, sur les bords d'un petit havre, dont les eaux basses ne permettent pas l'approche des navires européens, mais qui abrite des cen-

un carnet de sa ceinture et, prenant note de tout ce que je disais, il se mit à me demander mon nom, mon état, ma nationalité, d'où je venais et où j'allais. J'aurais pu laisser toutes ces questions sans réponse, puisque je n'étais point sorti des limites territoriales en dedans desquelles les étrangers ont le droit, d'après les traités, de circuler librement ; mais discuter un point de droit avec un agent subalterne au service d'un des mille petits tyrans qui fourmillent au Japon ne m'aurait conduit à rien, et je subis de bonne grâce l'interminable interrogatoire de mon interlocuteur, qui agit en cette circonstance avec autant de solennité que si les plus graves intérêts eussent été en jeu. Lorsqu'il eut épuisé toutes ses questions, je lui en adressai, de mon côté, quelques-unes dont la solution me touchait davantage. Je lui demandai s'il était enfin permis à l'aubergiste de pourvoir à mes besoins, de me donner, pour de l'argent, un repas et une chambre, et d'avoir la conscience en repos sur les conséquences d'un acte si peu illégal. Le *staban* fit encore quelques difficultés. La cuisine japonaise ne convenait pas au goût des étrangers, il n'y avait point de lit dans les chambres et je ne voulais pas coucher sur des nattes. Il était de toutes façons plus convenable, selon lui, de m'en retourner d'où j'étais venu. La soirée était belle et calme. Il se chargeait de me procurer un canot qui me recondui-

ques comme interprètes. Cependant la difficulté que nous eûmes à échanger quelques phrases ne refroidit pas l'excellent accueil qui me fut fait, et que les Européens trouvent toujours au Japon lorsqu'il n'y a pas de motif particulier de les éviter ou de les craindre. On m'offrit du thé, du riz, des fruits, du *sakki*, et l'on s'amusa beaucoup de la maladresse que je mis à me servir des deux petits bâtons qui remplacent le couteau et la fourchette. Je restai plus d'une heure en compagnie de ces braves gens, et ils m'auraient retenu longtemps encore, si je n'avais prétexté la fatigue du voyage et la nécessité où j'étais de me lever de grand matin. Les hommes m'accompagnèrent jusqu'au seuil de la porte; l'un d'eux insista même pour me reconduire jusqu'à l'auberge où je devais passer la nuit, et il ne se retira qu'après m'y avoir vu rentrer sain et sauf.

Les souvenirs que m'a laissés l'hospitalité japonaise n'étonneront aucun des Occidentaux qui ont vécu à Yokohama ou à Nagasacki, et plusieurs d'entre eux y ont reçu un accueil semblable. Le peuple au Japon aime en effet les étrangers; il ne nie point leur supériorité, et semble instinctivement reconnaître en eux des libérateurs, destinés à briser le joug que fait peser sur lui l'aristocratie féodale. Les relations entre commerçants japonais et européens ont été généralement agréables, et

de résidence à Yoritomo, général fameux par ses exploits et son ambition, et qui contribua beaucoup à faire passer le gouvernement du pays des mains du mikado entre celles des chiogouns ou taïkouns.

A la suite d'une grande bataille livrée dans le voisinage de Kamakoura, cette ville fut presque entièrement détruite ; cependant elle a conservé de magnifiques vestiges de son antique splendeur. Les rues y sont aussi larges que les plus belles de Yédo ; les ponts, construits en pierre, ont résisté au temps et à l'abandon ; le vaste parc qui environne les temples est le plus beau que j'aie vu au Japon. Une longue allée, bordée de chaque côté par un double rang d'arbres centenaires, conduit jusqu'à l'entrée du bocage sacré. Avant d'y pénétrer, le pèlerin passe sous plusieurs portails en granit qui, dans leur simplicité nue, sont d'une beauté imposante. Un fossé large et profond protège les approches du parc ; sur l'eau qui l'alimente s'étalent les feuilles et les fleurs du lotus et du nénufar. On passe ce fossé sur deux ponts, l'un en pierre de taille, l'autre en bois verni de couleur rouge. Au delà des ponts une place vide, de médiocre étendue, précède un vaste édifice défendu par des portes massives couvertes de plaques en cuivre : c'est la principale entrée du parc. Une douzaine de moines, ayant cet air stupide et insolent que donne un pouvoir incontesté et immérité, y montent la garde et examinent

sant libre de mes mouvements et m'amusant autant que je l'amusais. On a évidemment tort de se plaindre, comme on l'a fait souvent, de la curiosité dont les étrangers sont l'objet au Japon : cette curiosité sans doute est souvent gênante, quelquefois indiscreète, mais elle n'est certes pas plus grande que celle dont le public des grandes cités européennes a entouré les ambassadeurs japonais.

A l'auberge, je trouvai l'inévitable *yakounine* ; il ne montra pas moins d'empressement que son collègue de Kanasava à s'informer de beaucoup de choses qui me concernaient, et qui, selon moi, ne l'intéressaient en aucune façon ; mais la charmante promenade que je venais de faire, la beauté des paysages que j'avais vus, la douceur de la température, tout enfin, jusqu'aux clameurs joyeuses des enfants, m'avait mis de fort bonne humeur, et j'accueillis le *yakounine* de manière à me rendre tout à fait populaire à Kamakoura.

Il y a peu de gens aussi faciles à égayer que les Japonais : toute plaisanterie, bonne ou mauvaise, provoque leurs éclats de rire, et, semblables aux enfants, lorsqu'ils ont commencé de rire, ils continuent sans raison. Ma conversation avec le *yakounine* de Kamakoura eut lieu dans la grande salle de la maison de thé, devant une assemblée nombreuse. Elle ne put être fort logiquement conduite, puisque j'entendais à peine ce qu'on me disait, et que je

calendrier japonais. Au milieu à peu près, dans un enfoncement humide, obscur et malsain, j'aperçus, accroupi sur une litière de paille à moitié pourrie, un moine. Il se réchauffait au feu d'un *brasero* sur lequel bouillait une théière ; il fumait, et par terre, à côté de lui, on voyait une de ces boîtes en bois vernis taillées en forme de tirelire, que les bonzes frappent à temps égaux en récitant leurs prières. Une lanterne en papier accrochée à la muraille éclairait cette scène. J'allais m'apitoyer sur le sort d'un homme que ses croyances religieuses condamnaient à vivre dans ce lieu infect ; mais j'appris qu'il habitait une jolie maison en plein air sur le plateau d'Inosima et qu'il ne passait tous les ans qu'un nombre de jours très-limités dans son affreuse cellule. J'aurais été, en effet, bien surpris qu'il en fût autrement, car, d'après ce que j'ai vu, je ne crois pas qu'il soit aisé de découvrir au Japon une seule victime du fanatisme religieux. Sous ce rapport, les Japonais ressemblent beaucoup à leurs voisins et anciens maîtres les Chinois : superstitieux en théorie, ils se montrent, dans la pratique, plus affranchis de préjugés religieux que les nations les plus raisonneuses de l'Occident.

La lumière du jour me surprit agréablement, lorsque je sortis de la grotte. Une trentaine d'hommes et de petits garçons complètement nus guettaient mon retour pour m'inviter à mettre leur

adresse de plongeur à l'épreuve. Je jetai quelques *tempos* (monnaie de billon qui vaut quatre sous environ) dans un trou assez profond, à proximité de la grotte et en communication avec la mer. Les plongeurs restèrent trente ou quarante secondes sous l'eau, et ne reparurent pas une seule fois à la surface sans avoir retrouvé la pièce qu'ils avaient été chercher. Ils nageaient avec une aisance merveilleuse et me rappelaient les fameux plongeurs d'Aden et de Ceylon, qui sont capables, dit-on, de nager plusieurs heures sans ressentir beaucoup de fatigue. Les plongeurs d'Inosima forment une sorte d'association placée sous la direction d'un ancien. Lorsqu'ils n'ont pas occasion de pratiquer leur exercice favori, ils se livrent à un genre de pêche assez pénible : armés d'un couteau, ils descendent au fond de la mer et en arrachent des coraux et des coquillages qu'ils vendent aux marchands de la ville. Ce sont des hommes robustes et bien bâtis, mais d'une figure passablement laide, et qui m'ont semblé plus sauvages que le reste de leurs compatriotes.

Je repris pour m'en retourner le chemin que j'avais déjà suivi, et au bout d'une heure et demie j'étais à Kanasava. Là je trouvai le consul hollandais, mon hôte de Yokohama, qui était venu en bateau à ma rencontre. Il me dit qu'à Yokohama on avait répandu le bruit que quatre cents *lonines*

